

Luc14 v. 25 à 33
Galates 5/ 13-16

Montrer le dessin humoristique de Séan : Jésus marche d'un bon pas dans un sens, et une flèche indique l'autre sens... Ce dessin montre un sens contraire, la flèche est assez imposante, mais Jésus va délibérément de l'autre côté et il invite à le suivre.

On comprend assez vite en regardant ce dessin, que celui qui va suivre Jésus va avancer contre un mouvement naturel, sans doute majoritaire. Notamment contre le mouvement de la société dans laquelle nous vivons, dans laquelle nous sommes insérés, intégrés.

Franchement, quand on entend le passage d'aujourd'hui, on n'a pas vraiment envie de le suivre ! Ce que dit Jésus est radical, et beaucoup de Bibles n'osent même pas traduire le mot grec « *haïr* » ! La traduction de la TOB le remplace par : « *celui qui ne me préfère pas à son père sa mère...* »

Pourtant, le Dieu que Jésus révèle est un Père plein d'amour, comment concilier ces paroles difficiles ?

Et puis la deuxième chose qui me questionne dans ce texte, c'est l'histoire de l'homme qui bâtit sa tour et du roi qui part à la guerre. Ils sont pris tous les deux dans des projets qui risquent de les dépasser, ils n'arriveront pas à les mener au bout.

Comme si ces deux interpellations de Jésus nécessitaient d'envisager le rôle du disciple comme un choix. Un choix qui risque d'être trop difficile à suivre et à assumer.

Pourtant, la foi n'est-elle pas donnée par Dieu ? Y a-t-il vraiment un choix ? Et Dieu ne nous donne-t-il pas la force d'accomplir ce pour quoi il nous a appelé ?

Et puis une dernière question sur cette phrase qui est passée dans le langage courant : *porter sa croix*. Quand Jésus prononce cette parole, sait-il déjà qu'il va mourir sur la croix ? Ce n'est pas sûr. Les textes sont écrits après coup, est-ce un ajout de l'auteur ? Ou bien les nombreuses crucifixions de cette époque permettaient-elles à Jésus d'utiliser cette image qui était alors compréhensible ?

Voilà toutes mes questions. Vous en avez sans doute d'autres.

J'aimerais commencer par parler de ce que j'ai vécu cet été. Nous avons été sollicité avec mon mari pour être parrain et marraine d'une jeune fille de 28 ans et nous avons participé à son baptême qui avait lieu aux Etats Unis.

Son témoignage nous a beaucoup touché, car il est rare d'entendre comme elle la voix de Dieu aussi directement. Elle n'était pas croyante, elle n'a pas grandi dans une famille chrétienne. Et quand ça lui est arrivé, elle ne savait pas ce qu'il se passait. Elle a compris assez vite que Dieu lui parlait, elle l'a entendu l'appeler par son nom et lui donner une direction de vie, mais elle a attendu 3 ans avant d'en parler à quiconque. Elle ne savait pas quoi faire avec cet appel.

Avec qui en parler qui la prendrait au sérieux ? Où aller ? Aller dans une église dont elle ne connaissait aucun code ?

Petit à petit, elle a été dans différentes églises, elle s'est rapprochée d'autres croyants et sa foi a trouvé des mots pour se dire.

Mais elle avait bien conscience que suivre le Christ allait à contre courant de ce qu'elle avait vécu jusque là. Oser le dire à son ami, à ses parents, à son entourage était pour elle une épreuve. Ces trois ans ont été un temps d'apprentissage, de découverte, et de relecture de sa vie. Elle a réalisé à quel point tout le puzzle de sa vie prenait sens.

La foi lui a été donnée. Mais si la famille de cette jeune fille n'avait pas accepté son engagement, à qui aurait-elle donné la priorité ? Comment aurait-elle vécu cette déchirure ?

Dans la radicalité de ses paroles, Jésus interroge la priorité de nos attachements. Pour Jésus, même la famille doit passer après le Christ, la famille qui est pourtant le rempart le plus sacré contre la solitude et la précarité. Ces propos sont d'autant plus scandaleux qu'à cette époque il n'existait pas d'aides sociales et l'identité de chacun était définie par rapport à l'appartenance à un groupe, à une famille.

La famille peut-elle être un obstacle à notre engagement chrétien ?

Il y a en tout cas une désacralisation ou une dés-idéalisation de la famille à travailler. Elle doit être respectée et honorée, mais nous restons les seuls maîtres de nos vies, sous le regard de Dieu.

Dans ce texte il y a un mot qui peut nous aider à trouver un fil conducteur. C'est le mot *disciple*. On relie souvent le disciple à la suivance du Christ. En effet, dans notre récit, Jésus est en marche vers Jérusalem et il se tourne, ou se retourne vers les foules. En tout cas, il est devant et les autres ne se demandent pas s'ils vont à droite ou à gauche, ils suivent.

Mais aujourd'hui, Jésus n'est plus là en chair et en os, il nous accompagne en Esprit. Et c'est un peu plus compliqué de mettre nos pas dans les siens.

Alors regardons d'où vient le mot disciple. En grec c'est le mot *matétés*. C'est celui qui est enseigné et qui apprend.

On oublie trop souvent que la foi nécessite un apprentissage continu. On a reçu un enseignement religieux quand on était jeune, et on est resté là-dessus, on reste sur ses acquis et aussi sur des questions qui peuvent bloquer la réflexion. On n'a pas forcément continué à réfléchir, à étudier la Bible - notamment quand elle nous interroge dans des textes difficiles - à regarder comment la vie de Jésus peut nous éclairer, à demander que l'Esprit saint vienne guider nos réflexions.

Réfléchir pour continuer à apprendre. Cela ne fait-il pas partie du premier commandement que Jésus nous donne ? « *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur de toute ton âme de toute ta force et de toute ta pensée.* »

La pensée, c'est en grec *dianoia* : « la faculté de réfléchir, de penser ».

Oui, les textes bibliques écrits il y a deux mille ans nécessitent notre réflexion pour les comprendre de façon à rester fidèle au Christ. Car il peut y avoir beaucoup de contresens. Cette réflexion ne doit pas se faire uniquement au culte du dimanche, mais tous les jours car la société, ses positionnements et ses choix nous questionnent.

Combien de fois, j'entends des personnes en marge de nos églises dire : « Il y a trop de textes violents dans la Bible, je ne peux pas croire en un tel Dieu ».

Dieu est pourtant Dieu d'amour présent au cœur du monde qu'il aime.

La violence que nous lisons dans la Bible est bien celle des êtres humains qui n'ont parfois que la violence pour exister. Quand on voit les guerres en Syrie, au Yémen, ou dans d'autres pays, on se demande mais combien de temps cela va durer ? Y a-t-il donc encore tant d'hommes qui veulent mourir pour cette cause ?

Pourtant, on imagine avec la flèche de ce dessin que ce n'est pas si facile de résister aux mouvements qui nous entourent, que ce soit des mouvements idéologiques qui poussent à la guerre, ou - à une échelle moins dramatique - que ce soit la pression de la société. On s'y laisse entraîner imperceptiblement, dans la manière de penser, et de mettre nos priorités.

Et c'est là que la parole de Jésus prend son sens : « *Qui ne porte sa propre croix en venant derrière moi ne peut être mon disciple* »

Porter sa croix pour moi, c'est arrêter de chercher des boucs émissaires et assumer ses responsabilités. C'est réfléchir au sens de mes engagements de mes actions. Car suivre, c'est être en mouvement c'est se mettre en mouvement.

Trop souvent j'entends la plainte de ceux qui disent « *c'est la faute à... mon éducation, à mes professeurs, à mon chef, c'est la faute de ma femme, de mon mari...* ». Quelle est ma part de responsabilité ? Quelle est ma possibilité d'agir ?

Souvent on se désole de ce qui se passe dans le monde. Mais si on veut bien y réfléchir, ce qui se passe dans le monde est à l'image de ce qui se passe à l'échelle de nos propres vies.

Je me désole des guerres, mais qu'est-ce que je fais pour être en paix avec mes voisins ? Quelles relations ai-je avec ceux que je rencontre ? Ai je déjà osé frapper à la porte voisine pour savoir qui était de l'autre côté ?

Et non, ce n'est pas à l'autre de faire le premier pas, c'est à moi.

Je veux diriger et me montrer un bon chef, mais comment je dirige mon propre cœur ? Suis-je capable de regarder celui à qui j'ai fait du mal ? Est-ce au dessus de mes forces d'assumer ce qu'il y a en moi et que je veux ignorer et fuir ?

Le Christ nous invite à l'école de l'humilité. Ne commencez pas quelque chose si vous ne pensez pas y arriver. Il nous invite à être cohérent entre nos actes et nos paroles.

Jésus nous invite à réfléchir autrement qu'en suivant une loi morale ou religieuse. On ne suit pas une morale, on suit un homme. Et ce n'est pas confortable. Car chaque situation, chaque rencontre appelle une réponse différente et adaptée.

Soyons disciple du Christ et continuons à apprendre en restant humble et en nous mettant à son écoute. Apprendre du Christ lui-même c'est ne pas être seul. Cherchons tout ce qui peut nous aider à aimer, Dieu, les autres et nous-même. Cherchons les informations qui nous permettent de nous réjouir des initiatives nombreuses et belles dont les hommes et des femmes sont capables. Réjouissons nous de ce qui nous est donné.

Porter sa croix à la suite du Christ, ce n'est pas rechercher la souffrance mais c'est assumer nos responsabilités, même si elles nous mènent à la souffrance.

Et c'est savoir que la croix porte aussi l'espérance de la résurrection. Nous sommes attendus par Dieu, ce Père aimant qui inlassablement nous relève et nous remet debout.

Amen